

## Avatars d'un monument commémoratif

Quelques mois après la mort de Georges Rodenbach, un comité est mis sur pied, à l'initiative de son indéfectible ami Emile Verhaeren, avec pour objectif de lui rendre hommage dans la ville qu'il a chantée sur tous les registres possibles. Maurice Maeterlinck qui, par principe, s'oppose à ce genre de manifestation, fait cependant confiance au « bon goût » de son concitoyen.

La presse s'en mêle et *Le Soir* du 14 avril 1899 publie un article de son correspondant de Bruges sous le titre *Le Monument Rodenbach à Bruges* :

« Un comité local s'est formé en notre ville pour élever à Georges Rodenbach un monument commémoratif. Le sculpteur Rodin, de Paris, qui fut des amis du poète, a promis de faire cadeau du médaillon représentant les traits de l'auteur du Voile... La très grande majorité du Conseil communal est favorable à l'autorisation demandée, mais trois personnages remuent ciel et terre pour qu'un hommage quelconque soit rendu à Rodenbach. »

Pour emporter l'adhésion définitive des édiles, le Comité Rodenbach développe habilement les arguments suivants :

« Le poète Georges Rodenbach que la mort vient de ravir aux lettres belges, avait choisi votre ville pour la célébrer en son art. Non seulement il glorifia son passé héroïque, mais grâce à ses livres, il l'a imposé à la curiosité et à l'admiration de tous ceux dont les voyages et les études sont guidés par un but artistique. Le nombre d'étrangers qu'il attire ici ne se pourrait compter. Sa famille était flamande<sup>1</sup>. Son nom se mêle à vos annales. Constantin Rodenbach, son grand-père, fut député de Bruges, lui-même s'affirmait l'enfant de votre ville. Il en répandit le renom en Europe, et surtout en France. Il entourait de poésie ses quais, ses églises, ses musées, sa vie et jusqu'à son silence. Il fut l'inspiré de ce coin de terre où la Flandre rassemble ses souvenirs les plus hauts et les plus grands. Aussi, n'est-il que juste que ce soit en ce coin-là qu'on se souvienne le plus durablement de lui. »

Les concepteurs du projet avaient songé à la petite plaine plantée de peupliers devant le pont d'entrée du Béguinage.

En 1900, aucune décision n'est encore tombée... Les amis de Rodenbach commencent à s'inquiéter. Ils supposent que le titre donné par le poète à son récit, *Bruges-la-Morte*, ou l'article du *Figaro* aussi virulent que maladroit contre Bruges-Port-de-mer expliquent l'indifférence polie des pouvoirs publics. En réalité, certains milieux catholiques pointus mènent une campagne sournoise et farouche contre le projet. Les opposants vont jusqu'à distribuer des pétitions reprenant les coordonnées de la municipalité ! En substance, le texte déclare que Georges Rodenbach, s'il est bien né de parents flamands et qu'il a résidé en Flandre, n'est absolument pas flamand par la langue, les mœurs et la façon d'être. Circonstance aggravante, une partie non négligeable de son œuvre est contraire aux enseignements de l'Eglise. C'est paradoxalement *La Vocation*, récit d'un jeune séminariste dont l'appel de Dieu est contrarié par l'amour, et non la liaison scandaleuse avec une demi-prostituée évoquée dans *Bruges-la-Morte*, qui se trouverait ici visé... Enfin, Georges Rodenbach, poète « décadent » décrirait la ville et ses habitants « sous un jour faux et maladif » dans l'unique espoir de mieux séduire son public parisien. Plus de soixante exemplaires de cette pétition parviendront à l'Hôtel de ville !

---

<sup>1</sup> On a vu que sa mère était originaire de Tournai, en Picardie belge.

De guerre lasse, le Comité Rodenbach retirera sa demande et se tournera vers Gand, ville d'enfance du poète. Malgré quelques protestations d'étudiants flamands, les autorités municipales marqueront leur accord par 29 voix contre 4. Le monument, dû au ciseau du Gantois Georges Minne, un exposant des Salons Rose+Croix, sera solennellement inauguré le 19 juillet 1903 dans le jardin de l'ancien Grand Béguinage.

En 1948, à Bruges, pour marquer le cinquantième anniversaire de la disparition du poète, le Docteur De Winter, le président des « Amis de Bruges » mais aussi, et ce n'est pas un hasard, l'ami intime et le médecin traitant à l'Hôpital Saint-Jean du dramaturge belge Michel de Ghelderode, réussit à faire apposer (aux frais de la famille Rodenbach) une modeste inscription au coin de la place Jean Van Eyck et du Quai du Miroir. Elle reprend le premier vers d'un texte du *Règne du silence* où le poète s'identifie totalement à sa ville élue :

*Ô ville, toi ma sœur à qui je suis pareil,  
Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux  
Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux  
Tendant comme des seins leurs voiles au soleil,*

*Comme des seins gonflés par l'amour de la mer.  
Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort  
Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer;  
Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or ;*

*Plus de bruits, de reflets... les glaives des roseaux  
Ont un air de tenir prisonnières les eaux,  
Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul  
Circule comme pour les étendre en linceul...*

*Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port  
Toi, ville ! Toi ma soeur douloureuse qui n'as  
Que du silence et le regret des anciens mâts ;  
Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort !*

Le monument choisi, le premier rénové grâce à l'aide de la municipalité, se situe à deux pas de la maison du grand-père du poète. La soeur et le fils de Georges Rodenbach, ainsi qu'une dizaine d'admirateurs, assisteront à la cérémonie qui se déroulera sous une pluie fine et tenace. Après une réception au Musée Roer-Tulpinck qui s'assignait comme tâche de lutter contre les conflits mondiaux par l'encouragement des arts. Choix symbolique puisque Rodenbach estimait que la guerre disparaîtrait un jour, avec le sentiment des générations nouvelles de tous les pays. Il en voulait pour preuve, en 1895 !, la victoire de l'individualisme sur le collectivisme, d'une société qui privilégie l'épanouissement personnel et non la pensée de masse.<sup>2</sup>

En 1992, Bruges semble s'être réconciliée avec son chantre. Elle a célébré le centenaire de *Bruges-la-Morte* par une exposition attachante dans sa bibliothèque. Et une salle du beffroi, symbole de l'idéal du Carillonneur, porte le nom du poète.

Source principale : Fernand BONNEURE, Dr. Marcel VAN HOUTRYVE, Karel PUYPE, *Het Stille Brugge : 100 jaar Bruges-la-Morte*, Stichting Kunstboek, Brugge, 1992.

---

<sup>2</sup> *Journal des Goncourt*, p.1195

## Destin d'une oeuvre

Si Georges Rodenbach n'a pas suscité l'Ecole de Bruges dont il rêvait (ses "disciples" diront plus tard que le Maître avait "tout glané sur son passage"), son oeuvre a profondément marqué quelques auteurs majeurs de ce siècle. Citons *Mort à Venise* de Thomas Mann qui paraît en 1913 et qui reprend le thème de la ville malsaine, délétère et envoûtante, Venise, "*l'insinuante courtisane, la cité qui tient de la légende et du traquenard, dont l'atmosphère croupissante a vu jadis une luxuriante efflorescence des arts et qui inspira les accents berceurs d'une musique aux lascives incantations.*" Thomas Mann y ajoute le piment de la pédérastie. On notera au passage le nom de l'écrivain quinquagénaire dérouté par un adolescent polonais : Aschenbach qui n'est pas sans rappeler Rodenbach mais aussi Wolfram Von Eschenbach, l'auteur de la version allemande du Graal. Visconti lui donnera un prolongement somptueux au cinéma. Le grand écrivain allemand était né à Lübeck, la sœur hanséatique de Bruges. Peu auparavant, le Russe André Biely avait sorti son *Pétersbourg* dans le même esprit que Rodenbach.

Le poète autrichien Rainer Maria Rilke, qui découvrit Bruges sur l'insistance d'Emile Verhaeren, a écrit un fragment et des poèmes (repris dans *Neue Gedichten*) dans la veine nostalgique de Rodenbach. L'école crépusculaire italienne, représentée par Antonio Fogarazzo, Lionello Fiumi et Marino Moretti (*La Maison du Saint-Sang*), s'est largement inspirée de la cité flamande où elle trouvait un prolongement nordique à l'univers du Dante et de sa poésie mystique. Constantin Cavafis, lui aussi chantre d'une seule ville, Alexandrie, a traduit dans ses années de jeunesse des poèmes de Georges Rodenbach. Moins souvent évoquée, l'influence de *Bruges-la-Morte* sur la conception de Nadja d'André Breton, récit amoureux illustré qui balise Paris. Plus tard, dans les années trente, Maxence Van der Meersch, romancier natif de Roubaix et quelque peu oublié de nos jours, a écrit *Maria, fille de Flandre*, qui reprend les thématiques, quoi qu'il s'en défende, de *Bruges-la-Morte* et du *Carillonneur*. Ce récit a fait l'objet d'une remarquable adaptation pour la télévision, avec Maria de Medeiros dans le rôle principal. Des similitudes frappantes entre *Bruges-la-Morte* et le chef-d'œuvre d'Alfred Hitchcock, *Vertigo (Sueurs froides)*, lui-même tiré du roman *D'entre les morts* de Boileau-Narcejac, ont fait l'objet d'articles scientifiques. Plus étonnant encore, Jacques De Decker au sujet de Mishima a rapporté que : « *Quelques jours après sa mort, une lettre de sa main parvenait au critique belge René Micha. Il y exprimait son admiration pour le roman de Georges Rodenbach, Bruges-la-Morte, dont il disait à son correspondant qu'il venait de le relire une fois de plus dans le ravissement. L'ouvrage l'avait-il confirmé dans le sentiment morbide qui devait le tenailler au cours des jours qui précédèrent son suicide soigneusement préparé ? C'est possible.* »<sup>3</sup> En Belgique, le dramaturge Michel de Ghelderode, qui préférait en Rodenbach le poète au prosateur, a éprouvé une véritable fascination pour la Flandre et sa cité emblématique, comme en témoigne son abondante correspondance adressée à son ami brugeois Marcel Wyseur. Deux de ses pièces majeures se déroulent sur fond de décor brugeois : *Mademoiselle Jaire* et *Fastes d'Enfer*.

Dans la deuxième partie de *L'Oeuvre au noir*, Marguerite Yourcenar donne à Bruges le rôle d'un piège fatal qui se referme implacablement sur Zénon, le médecin alchimiste suspecté d'hérésie. Dominique Rolin, dans *Bruges la vive*, donne sa vision personnelle de la perle du Nord.

Jacques Brel a sans doute été un lecteur attentif du poète de Bruges dont les oeuvres complètes figuraient en bonne place dans son collège de Jésuites à Bruxelles. On pense aux paysages gris de sa chanson *Le Plat pays*. Même si ses tableaux "flamands" révèlent davantage l'influence du poète

<sup>3</sup> Jacques De Decker, *Le Soir*, 17 mars 1998

Emile Verhaeren et du truculent Brueghel.

Tout récemment, dans *L'Amour même*, Sylvie Doizelet a imaginé une suite originale à *Bruges-la-Morte*.

Depuis quelques années, la ville inspire à nouveau les romanciers puisque tour à tour Gibert Sinoué (*L'enfant de Bruges*), Patrick Weber (*La Vierge de Bruges*), Alain Hollinghurst (*The folding star*) et Elisabeth Belorgey (*Autoportrait de Van Eyck*) l'ont prise pour sujet ou comme simple décor. Il serait injuste d'oublier le Belge Charles Bertin et son émouvant *La petite dame en son jardin de Bruges*.

Enfin, la nouvelle traduction anglaise de *Bruges-la-Morte*, publiée chez Dedalus, renforcera le rayonnement universel que n'a jamais cessé de connaître ce chef-d'œuvre du symbolisme.

De nombreux peintres sont venus à Bruges croquer sur le motif les sites décrits par Rodenbach. Henri Le Sidaner, qui a résidé tout un temps au Quai du Miroir, William de Gouve de Nuncques, Georges de Feure et le fresquiste de la révolution mexicaine Diego Rivera. Lucien Lévy-Dhurmer, l'auteur du portrait de Rodenbach, a également illustré *Bruges-la-Morte*.. Quant au Belge Fernand Khnopff, il exécute entre 1902 et 1904 une longue série de dessins « brugeois » qui expriment la nostalgie et qui résonnent comme un ultime hommage à Georges Rodenbach, son frère astral, mais surtout à son chef-d'œuvre.

Et dans le domaine musical ? Comme Charles Oulmont insistait un jour auprès de Gabriel Fauré pour mettre des notes sur quelques poèmes de Rodenbach, celui-ci lui répondit avec une pointe d'admiration pour le disparu : « *Verlaine, Samain. Sans aucun doute. Et beaucoup de poètes français contemporains. Mais Rodenbach ? Il est lui-même le musicien de ses vers. Il serait impossible, sans le trahir d'y ajouter quoi que ce soit.* »<sup>4</sup>

Le *Carillonneur* a fait l'objet d'une adaptation musicale sans lendemain de la part de Xavier Leroux, sur un livret de Jean Richepin.

Puccini lui-même avait songé à la fin de sa vie à mettre en musique *Bruges-la-Morte* mais c'est finalement Erich Wolfgang Korngold qui a adapté le roman, en s'éloignant fortement du récit, pour en faire *Die Tote Stadt* (La Ville morte). L'opéra, en trois tableaux, a connu un immense succès lors de sa création simultanée à Cologne et Hambourg le 4 décembre 1920. Le chef-d'œuvre de Korngold a été joué dans le monde entier. Encore tout récemment, à Paris, au Théâtre du Châtelet en 2001.

Au cinéma, plusieurs adaptations n'ont pas connu le succès espéré, même si Hollywood était intéressé dès les années vingt. On retiendra surtout la version du grand cinéaste flamand Roland Verhavert en 1981 : *Brugge die Stille* (ou *Bruges la silencieuse*), en néerlandais, comme en allemand, « vie silencieuse » traduisant notre « nature morte »...

---

<sup>4</sup> *Journal de Bruges*, 25 décembre 1948.